

Les Amis de René Bazin

Lettre aux amis n°5 – Juillet 2026



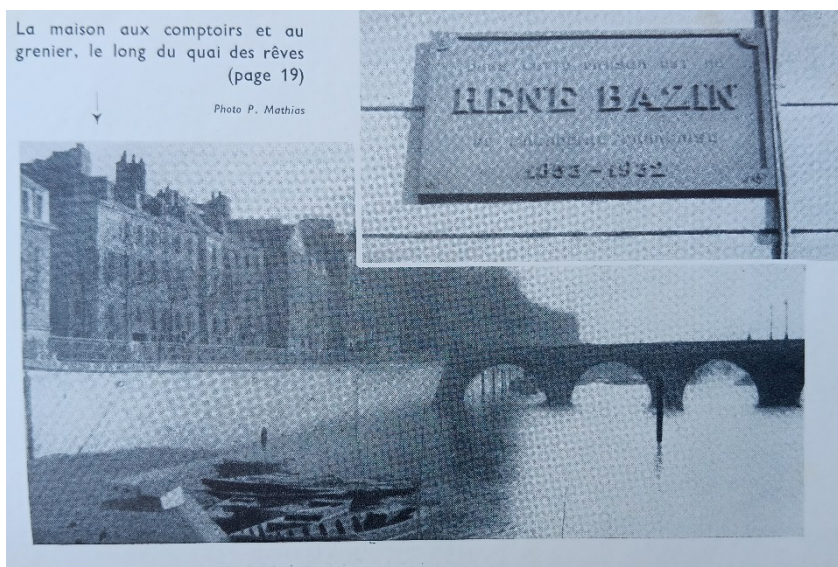
Adresses angevines de René Bazin (1853-1904) et ses plaques commémoratives

René Bazin a souvent déménagé dans Angers. On a pu répertorier pas moins de huit adresses entre sa naissance en 1853 et son installation à Paris en 1904 peu avant sa réception à l'Académie française¹. Comment expliquer tous ces changements. L'immeuble de sa naissance, quai Royal devenu quai National, appartient à la famille de sa mère, née Meauzé. Quelques mois après la mort de son père Alfred survenu le 8 novembre 1872, sa mère loue pendant deux ans une petite maison rue Saint-Jacques où elle habite avec trois de ses quatre enfants. La fille aînée Marie était déjà mariée depuis quatre ans à Ferdinand-Jacques Hervé. Cet immeuble du quai National est conservé à l'usage de l'entreprise familiale de tissus en gros, dévolue à son jeune frère, Ambroise Bazin². Ensuite, la famille Bazin habite une maison plus agréable en haut de la rue Saint-Julien. Mais René Bazin réside peu à Angers durant cette période car il est étudiant à Paris de 1872 à 1875. Il revient à Angers cette année-là pour préparer son doctorat en droit à l'université catholique de l'Ouest. À partir de son mariage en 1876, il loue successivement cinq maisons. Ces déménagements se justifient d'abord par l'agrandissement de la famille. La volonté de se rapprocher de son beau-frère, Ferdinand-Jacques Hervé-Bazin et de son nouveau lieu de travail, l'UCO, est aussi à prendre en compte. En 1879, il est nommé professeur suppléant en procédure civile puis en 1882, à la chaire de droit criminel de la faculté de droit. Après avoir été couronné par trois prix de l'Académie (Montyon en 1889 et 1893, Vitet en 1896), il présente vainement sa candidature à l'Académie française en 1899 et 1900. Désormais, les déplacements vers Paris s'enchaînent, ce qui explique sa dernière adresse, rue de la Préfecture, à proximité de la gare Saint-Laud entre 1900 et 1904.

Avant son mariage (1853-1876)

1853-1873 : 8 puis 10 quai Royal devenu le 29 quai National (auj. quai René-Bazin), lieu de naissance.

Cet immeuble, appartenant à son grand-père Barthélemy Meauzé, a été le siège du commerce de vente en gros de tissus, dirigé par son père Alfred Bazin vers 1850 et ensuite celui des broderies mécaniques développées par le jeune frère de René, Ambroise Bazin. Ce dernier y abrite le siège de

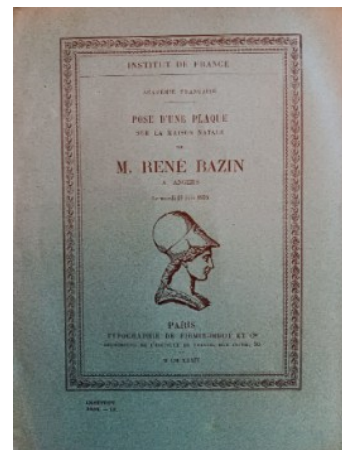


¹ Les maisons habitées par René Bazin ont été retrouvées grâce à plusieurs sources : les *Annuaires statistiques de Maine-et-Loire* de 1873 à 1899 puis les *Annuaires « Siraudeau »* de 1900 à 1905. Ces informations ont été complétées aux archives patrimoniales d'Angers par les registres d'état-civil mentionnant les lieux de naissance de ses enfants, les recensements de 1876 à 1901 et les listes électorales entre 1872 et 1904. Merci à Sylvain Bertoldi, directeur des Archives patrimoniales d'Angers, d'avoir permis l'accessibilité de ces registres grâce à une politique active de numérisation.

² Sur Ambroise Bazin, industriel, voir François Comte, « Portrait de famille : l'industriel Ambroise Bazin, frère cadet de René », *Bulletin d'information des Amis de René Bazin*, n° 12, 2024 (janvier), p. 7-13.

l'entreprise familiale jusqu'en 1892 et aussi son logement de 1878 à 1892. La plaque sur cette maison a été inaugurée le mardi 19 juin 1934³. Elle comportait le texte suivant :

« DANS CETTE MAISON EST NÉ / RENÉ BAZIN / DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE / 1853 – 1932 ». L'immeuble fut détruit en 1976.



2

1873-1875 : 11, rue Saint-Jacques.

René Bazin est alors logé par sa mère avec son frère Ambroise. Il y réside très peu étant alors étudiant à Paris.

1875-1876 : 46, rue Saint-Julien.

Mme veuve Alfred Bazin y habite jusqu'à son remariage en 1878 avec Albert Lemarchand. Son fils Ambroise, frère de René, fait de même jusqu'à son mariage également en 1878.

Après son mariage avec Aline Bricard (1876-1904)

1876-1878 : 22, rue Chevreul.

Lieu de naissance de leur fils aîné René-Nicolas (11 mai 1877). Aujourd'hui occupé par l'école maternelle publique Joseph-Cussonneau, cet hôtel particulier fait partie d'un bel ensemble édifié en 1820 par l'architecte Joseph Desnoyers. Divisé en appartement, la famille Bazin n'occupe qu'un des étages.



3

³ Georges Goyau, *Institut de France. Académie française. Pose d'une plaque sur la maison natale de M. René Bazin à Angers, le mardi 19 juin 1934. Discours*, Paris, Firmin-Didot et C^{ie}, 1934, 12 p.

1878-1879 : 3, rue Flore.

Lieu de naissance de leur fille Élisabeth (9 octobre 1879) dans cette maison en tuffeau aujourd'hui bien restaurée et datée des environs de 1831. Elle est surtout remarquable par son beau décor intérieur néoclassique.



4

1879-1891 : 50, rue Desjardins.

Lieu de naissance de quatre de leurs huit enfants : Jeanne (16 juin 1881), Marie (16 février 1883), Geneviève (19 janvier 1886), Germaine (31 mars 1888). Cette maison appartient à un ensemble de constructions avec des linteaux au décor floral, caractéristique des années 1860.

À l'occasion des 150^e anniversaire de l'UCO, le mardi 24 mars 2026 a été posée une plaque avec le texte suivant⁴ :

« ICI / RENÉ BAZIN (1853-1932) / DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE / A ÉCRIT SES PREMIERS ROMANS / ENTRE 1879 ET 1891 / Association des Amis de René Bazin – 2026 ».



5

⁴ Merci aux propriétaires actuels M. et Mme Legrand, d'avoir bien voulu accepter la pose de cette plaque. Sur la rue Desjardins : « La rue Desjardins à Angers : une adresse familiale des Bazin », *Bulletin d'information de l'Association des amis de René Bazin*, n° 15, 2027 (à paraître).



6

1891-1900 : 22, rue Rabelais.

Lieu de naissance de leurs deux derniers enfants : Louis (28 mars 1892) et Françoise (20 septembre 1895). Cette maison aux allures d'hôtel particulier, en front de rue et face au palais universitaire de l'UCO, est nouvellement construite lorsque René Bazin et sa famille l'habitent. Son dernier fils nous a laissé quelques souvenirs sur cette maison : « La maison était à peine assez grande pour contenir la nichée de huit enfants que nous étions. Pour trouver le silence et l'isolement qui lui était indispensables, mon père avait loué non loin de là, rue La Fontaine, je crois, une pièce au rez-de-chaussée, dont il avait fait son cabinet de travail. Je me rappelle l'entrée cochère de notre maison, défendue par une porte massive en chêne, le porche, le salon exigu, la salle à manger qui lui faisait pendant et où on était un peu serrés autour de la table ronde. La fenêtre s'ouvrait sur un jardin étroit et long, au centre duquel s'élevait un bouleau⁵. »



7

⁵ Louis René-Bazin, « Il y aura 30 ans mourait René Bazin. II-Roman de la terre et roman social », *Ouest-France*, édition Vendée, 7-8 juillet 1962.

1900-1904 : 16 rue de la Préfecture / 50, rue Delaâge.

Cette grande maison a l'avantage d'être à proximité de la gare Saint-Laud, à l'époque où René Bazin effectue de nombreux déplacements vers la capitale jusqu'à son installation complète en 1904. Cette maison, avec deux autres aux n° 18 et n° 20 rue de la Préfecture, devint tristement célèbre pour avoir abrité le siège de la Gestapo⁶.

René Bazin s'était réservé une vaste pièce au rez-de-chaussée. Louis René-Bazin nous décrit ce lieu de travail⁷ : « Après un perron de trois marches, la porte d'entrée donnait sur un vestibule, pavé de larges carreaux de céramique à arabesques. À gauche, la porte du cabinet de travail, cénacle sacro-saint, où mon père travaillait, dans un silence jamais troublé, de neuf heures du matin à midi, de deux heures à sept heures l'après-midi, et jusqu'à dix heures après dîner. »



8

Après deux échecs consécutifs à l'Académie française, en mai 1899 et février 1900, René Bazin loue un appartement rue Galilée (VIII^e arr.) pour mieux préparer l'élection de 1903⁸. Après sa réception à l'Académie le 28 avril 1904, René Bazin et sa famille quittent définitivement Angers pour le n° 6, rue Saint-Philippe-du-Roule (VIII^e arr.) où une plaque a été posée par la Ville de Paris, le mardi 4 novembre 2014 : « DANS CET IMMEUBLE / A VÉCU / RENÉ BAZIN / 1853 – 1932 / DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ».

François Comte

⁶ Une plaque a été posée en 2007 à l'entrée de la rue de la Préfecture, côté boulevard du Roi René : « Dans cette rue / la Gestapo a sévi / de 1942 à 1944 ».

⁷ Louis René-Bazin, « Il y aura 30 ans mourait René Bazin. Fidélité, mot qui résume l'art et la vie de ce grand peintre ès-lettres », *Ouest-France*, édition Vendée, 4 juillet 1962.

⁸ Louis René-Bazin, « A propos du 30^e anniversaire de la mort de René Bazin. Aux abords de la Coupole », *Ouest-France*, éd. Vendée, 24 juillet 1962.

Légendes des illustrations

- 1- La maison du quai National et la plaque commémorative, photo P. Mathias, extrait de Louis Antoine, *Un témoin de l'Église, René Bazin 1853-1932, ses conflits d'après ses carnets inédits*, Paris, Lethielleux (coll. « Apôtres d'Aujourd'hui », XIV), s.d. [1959], p. 33.
- 2- Couverture de la brochure de l'Académie française : *Discours de Georges Goyau. Pose d'une plaque sur la maison natale de René Bazin à Angers le mardi 19 juin 1934*, Paris, Firmin-Didot, 1934.
- 3- L'immeuble du 22 rue Chevreul, habité par R. Bazin de 1876 à 1878.
- 4- Maison du 3 rue Flore, habitée par R. Bazin de 1878 à 1879.
- 5- La maison du n° 50 rue Desjardins avec la plaque posée en mars 2026.
- 6- Le 2^e et dernier étage du n° 50 rue Desjardins, où était situé le bureau de René Bazin, lieu d'écriture de ses cinq premiers romans entre 1879 et 1891.
- 7- Maison du 22 rue Rabelais, habitée par R. Bazin de 1891 à 1900.
- 8- Maison du 16 rue de la Préfecture, habitée par R. Bazin de 1900 à 1904.



DANS L'INTIMITÉ DE RENÉ BAZIN

A regarder les portraits de mon père aux différentes époques de sa longue vie, je suis frappé de l'expression de tristesse profonde qu'exprimait son regard. Cependant, à travers mes souvenirs, si anciens qu'ils soient dans le temps, il ne m'apparaît pas que René Bazin fut un triste. Son comportement extérieur n'était pas une attitude : il était la simplicité même. Seulement, créateur de rêve, conteur, poète, il vivait parfois dans un monde irréel et qui était, pour lui, plus vivant que la vie même, celui des hommes et des femmes qu'il faisait penser, agir, souffrir, se hausser jusqu'au sacrifice dans ses romans. Même dans les moments de détente, il ne cessait guère de réfléchir à l'œuvre qu'il était en train d'écrire ou à celle, future, qui prenait lentement forme dans son esprit. Sa mission d'écrivain, son métier de ciseleur de phrases ont toujours été sa préoccupation dominante, avec le souci constant de mettre son talent et le rayonnement de sa pensée au service des convictions qui ont dominé et orienté toute son existence.



René Bazin entouré de ses deux derniers enfants : Louis et Françoise dans le jardin des Rangeardières

Je le revois, à la table de famille, autour de laquelle nous étions nombreux et attentifs. Nous n'avions pas le droit, selon une discipline fort sage, de parler et nous écoutions, dans le respect, ce que mon père avait à dire. Car il avait toujours la direction de la conversation et le plus souvent, le monopole. Ce n'était jamais banal car, s'il se méfiait de l'improvisation, c'était surtout par souci de la perfection de la forme : c'était un causeur intéressant, sachant d'un détail, camper un personnage, évoquer une situation, décrire un paysage. Et les histoires qu'il racontait, anecdotes de la vie courante, conversations qu'il avait eues au hasard d'une rencontre, petits faits dont il avait été témoin, prenaient un relief étonnant.

Souvent, il se taisait. Ses yeux, d'un bleu limpide, pâle, dont le regard se faisait si vif, si pénétrant, si observateur dès qu'il parlait, se voilaient alors d'une brume de mélancolie. C'est qu'il pensait sans doute à la phrase inachevée qu'il avait laissée sur le haut pupitre de son cabinet de travail et qu'il cherchait encore le mot dru, le verbe précis qu'il n'avait pu trouver. Le « métier » le tenait, jusque dans ces moments de détente. Parfois il se tournait vers ma mère, assise le plus souvent auprès de lui, et lui demandait son avis sur une attitude de Rousille Lumineau, un détail de toilette d'Henriette Madiot, un passage qu'il entendait modifier. Cette mélancolie extérieure n'était que de la concentration de pensée, qu'une incursion dans un domaine intérieur dont il avait, seul, la clef. Non. S'il avait l'air triste, René Bazin n'avait aucune raison de l'être et il ne l'était pas. Il était seulement parfois « ailleurs ».

Combien de fois, à la chasse, ne l'ai-je pas vu, le fusil sous le bras, scander de sa main gauche la cadence d'une phrase qui lui venait à l'esprit et, indifférent un instant au monde réel, ne pas apercevoir la grosse perdrix rouge qui prenait son vol à quinze mètres de lui. Mais le grand bruit d'ailes le jetait bas de son rêve et, comme c'était un remarquable fusil, il abattait l'oiseau de son coup droit, à moins qu'il ne jugeât la bête déjà hors de portée. Alors, il rabaisait son arme, haussait les épaules et retournait à la phrase qui lui chantait dans le cœur.

Toutefois, quand il se donnait congé à lui-même, quand ses préoccupations littéraires et d'art ou d'autres soucis n'absorbaient pas sa pensée, il avait des moments d'irrésistible gaieté. Il se rappelait qu'il avait été un enfant espiègle et évoquait pour nous des souvenirs de prime jeunesse qui nous mettaient en joie.

Il y avait au Patys, cette maison charmante du pays craonnais qui lui a toujours tenu tant à cœur, deux ailes plus hautes d'un étage et plus larges que le bâtiment central et que mon grand-père avait fait construire. Il y avait là des pièces où l'on pouvait trouver un confort très relatif mais qui était celui d'il y a cent ans. Dans la partie gauche de ce corps de logis, il y avait la chambre que j'ai connue pour être celle de la maîtresse de maison, ma tante Marie, et qui était sans doute, à l'époque, celle des parents de mon père. Pour donner commodément des ordres à la cuisine, un tuyau acoustique avait été installé. Derrière cette pièce, après un cabinet de toilette et un couloir, il y avait une chambre d'amis.

Or, en ce temps-là, au cours des grandes vacances, un jeune camarade de mon père et de son frère Ambroise avait été invité à passer quelques jours au Patys. C'était un garçon de dix à onze ans, timide et d'un naturel craintif. Mon père, qui avait cet âge, résolut de lui faire une bonne farce. Avant le dîner et après, la conversation fut sournoisement amenée sur des histoires de maisons hantées, de fantômes et de revenants. Quand le jeune peureux eut été ainsi bien préparé, il était l'heure d'aller au lit. Chacun prit sa bougie et monta à l'étage. Au moment de lui souhaiter bonne nuit, mon père dit à son hôte avec le plus grand sérieux :

- Tu sais, il y a quelquefois un revenant qui vient se promener la nuit, dans cette chambre.

René Bazin et son frère descendirent dans la cuisine sur la pointe des pieds et attendirent que tout le monde fut couché et les lumières éteintes. Soudain, dans la chambre d'amis, un long et lugubre sifflement fit se dresser, épouvanté, le « froussard ». Dix fois, vingt fois, ce bruit sinistre recommença. Malade d'angoisse, vert de peur, l'enfant se leva, pieds nus et en bannière et se rua dans le couloir en hurlant :

- Il y a un fantôme dans ma chambre ! Je veux m'en aller tout de suite.

Riant à en perdre le souffle, mon père et mon oncle montèrent quatre à quatre rassurer leur camarade. Ils avaient, l'après-midi, dissimulé le bout du tuyau acoustique, muni d'un énorme sifflet de bois aux sonorités étranges, sous le matelas de leur ami et, soufflant de la cuisine, à l'autre bout, avaient provoqué cette imitation terrifiante d'un « revenant ».

Mon père riait en évoquant ce souvenir, mais je n'ai jamais su de quelle sanction fut punie cette violation aux lois de l'hospitalité. Il en tira sans doute profit, car beaucoup plus tard, ayant atteint la très grande notoriété, puis la célébrité que l'on sait, nul ne fut plus hospitalier, ni hôte plus aimable que lui. Il aimait recevoir et traiter à sa table ses amis et retenait volontiers à déjeuner ou à dîner des visiteurs, venus de loin souvent, et dont la conversation l'avait intéressé.

De santé longtemps délicate, René Bazin mangeait fort peu. Son alimentation préférée eût pu être celle d'un enfant : des œufs, une tranche de viande blanche, des laitages surtout. Mais il avait la haine des fromages, de tous les fromages. L'une de ses plaisanteries favorites – c'était bien avant la guerre de 14 – était celle-ci :

- Pourquoi entretient-on à l'Est de nombreuses garnisons afin de barrer la route à un envahisseur éventuel ? Il y a un moyen beaucoup plus simple et moins coûteux, et qui épargnerait de surcroît toute effusion de

sang. Il n'y aurait qu'à disposer tout le long de la frontière un cordon de fromages, camemberts ou livarots de préférence. Les vents dominants étant d'Ouest ou de suroît, les envahisseurs seraient immédiatement asphyxiés ou s'enfuiraient en se bouchant les narines.

Ma mère prétendait que cette aversion n'était qu'imagination et s'ingéniait à faire servir – à part – à mon père, des plats préparés au fromage. René Bazin aimait beaucoup les gnocchi et ma mère n'avait pas de plus grand plaisir que d'entendre mon père déclarer délicieux ce met dans lequel rien ne manquait et surtout pas le « râpé » honni. Mais je dois dire que ce petit complot domestique était rarement couronné de succès.

La règle absolue, pour les enfants, était qu'il fallait manger de tout et finir intégralement ce qu'il y avait dans l'assiette. Un jour – c'était à St-Georges-de-Didonne, pendant les vacances – mes parents avaient engagé, au pair, je pense, une Anglaise, Miss Hawtool, dans le but de perfectionner mes sœurs aînées dans la langue de Walter Scott. La jeune étrangère avait un faible pour le riz au lait, mais détestait, en revanche, le macaroni.

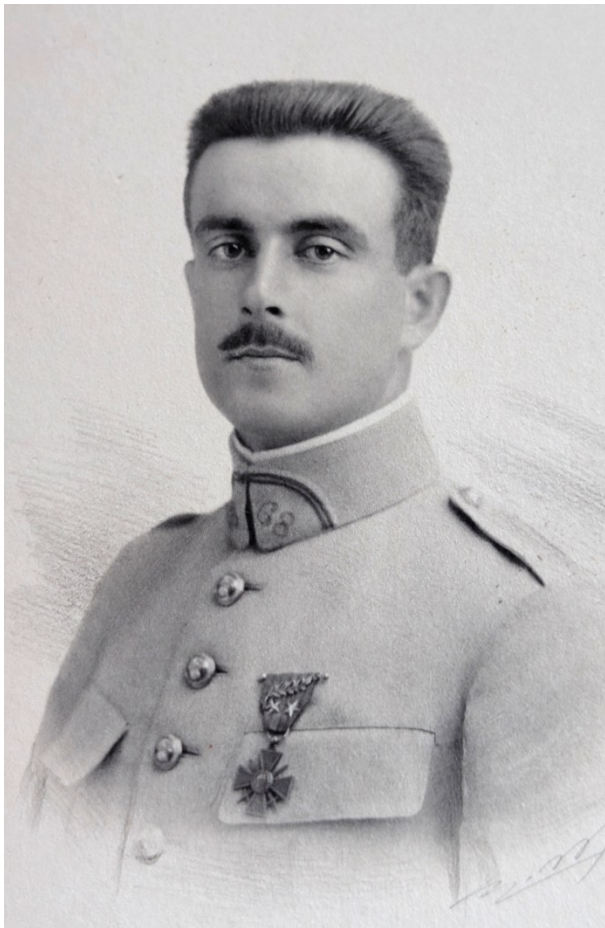
Un matin, à déjeuner, on passa un plat de pâtes préparées, non à l'italienne, hélas ! mais à la française et gratinées au four. A la stupeur générale, Miss Hawtool se sert une portion énorme, porte une bouchée à ses lèvres, puis la remet dans son assiette en s'écriant, avec un accent bien de chez elle !

- Oh ! Lord ! Moi qui croyais que c'était du bon riz soucré !

Mon père, avec un sourire, nous regarde tous, puis l'Anglaise et dit seulement :

- Vous devez le bon exemple, Miss Hawtool.

Et, baissant la tête, des larmes de répulsion plein les yeux, la jeune miss, stoïquement, mangea, jusqu'à la dernière bouchée, tout ce qu'elle s'était imprudemment servi. Il ne faudrait pas croire, bien entendu, que cette sévérité fût de mise à l'égard des invités de marque.



Louis René Bazin. Photo transmise par Philippe René-Bazin, petit -fils de Louis René-Bazin.

Si mon père était un petit mangeur, assez indifférent aux plaisirs de la table, il était cependant un excellent connaisseur en vins et, naturellement en vins d'Anjou en particulier. Les crus que l'on dégustait à la maison ne devaient rien au commerce ni aux étiquettes d'appellation contrôlée, mais relevaient de l'amitié. Le « Saint-Barthélemy » n'était que la savoureuse expression de relations de bon voisinage. Quand l'année était bonne, Maurice de Soland (1) ne manquait jamais d'inviter son ami de toujours, René Bazin à venir choisir lui-même la barrique de « Thouarcé-Bonnezeaux » qui devait être mise en bouteilles, aux Rangeardières, dans le « décours » de la lune de mars ou d'avril. Après plus de dix ans de repos en cave, comme il se doit, on appréciait à sa valeur l'exceptionnel bouquet d'un Roche-aux-Moines provenant de la propriété d'un autre ami, M. Lair. En vin rouge, René Bazin était fier d'étonner les Parisiens – ces pharisiens pour un certain nombre – en leur laissant goûter un magnifique Dreux-Brézé, noble mariage des cépages de la Bourgogne et de l'Anjou, sous le soleil et sur les coteaux dorés de notre lumière angevine.

Et, aux Rangeardières mêmes, on distillait certaine eau-de-vie de prunes, à laquelle, je l'avoue, je dois une reconnaissance particulière. Dans chaque colis que l'on m'envoyait au front, en effet, on en glissait un flacon. Sans nul doute, ce feu liquide et parfumé de chez nous, c'est ce qui m'a permis de « tenir » et, somme toute, de gagner, personnellement, ma propre guerre.

Louis RENÉ-BAZIN

Courrier de l'Ouest 1^{er} août 1962

(un exemplaire dans Archives dép. Maine-et-Loire 11 J 62)

1 – Maurice de Soland était un ami de René Bazin depuis leur scolarité à Mongazon. A sa mort (21 avril 1918) René Bazin écrit dans ses carnets : « On dit de lui, à présent, qu'il était le plus édifiant paroissien de Notre-Dame, et que Thouarcé ne remplacera point ce maire, honnête homme, ferme, bon et donnant. » (*Journal d'un civil* t. 2 p. 198)

Wilfrid Paquet

Robert Brasillach lecteur de René Bazin ?



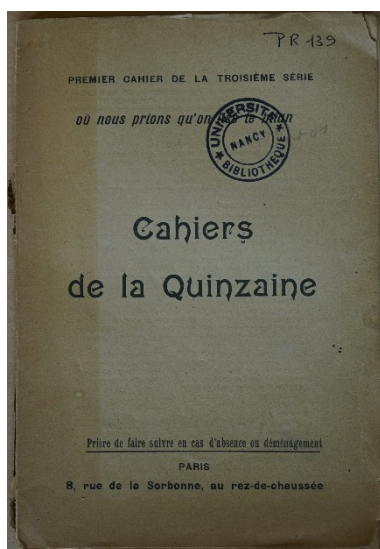
Les amis de René Bazin partageront peut-être notre surprise quand, lisant le *Journal d'un homme occupé*, souvenirs de Brasillach faisant suite à *Notre Avant-guerre* et publiés posthumes nous rencontrâmes la page que voici.

Elle fut écrite en octobre 1944, dans la prison de Fresnes où venait, depuis le camp de Noisy-le-Sec, d'être transféré Brasillach. Qui, rappelons-le, s'était constitué prisonnier à Paris le 14 septembre 1944.



« On échangeait parfois des livres. Au début, on eut autorisation d'en faire venir. Puis elle nous fut retirée. Il y avait une « bibliothèque ». C'est-à-dire que la porte entrouverte, une fois par semaine ou par quinzaine (rien n'est plus fantaisiste qu'une prison pour les heures ou des jours de promenade, de visite, de coiffeur etc.) on nous *cantina*it à la volée deux volumes par cellule, qu'on n'avait pas le droit de choisir. Il y avait là des choses incroyables, dont je ne savais même pas qu'elles existaient, des vies de René Bazin écrites par des évêques, des traités édifiants, des volumes sur la technique musicale. Mais on tâchait d'échanger entre soi les livres plus lisibles que l'on pouvait posséder ».⁹

Pas de doute : les gardiens de Fresnes avaient jeté à Brasillach le livre que nous connaissons tous, le René Bazin, *l'homme et l'écrivain* (Paris, La Bonne Presse, collection « Idéalistes et Animateurs », 1^{er} janvier 1939), de Mgr Francis Vincent, recteur de l'Université Catholique de l'Ouest. Brasillach se leurrerait, Francis Vincent (1878-1962) n'était pas évêque, mais Prélat de Sa Sainteté ; et parlant de lui à la légère, il trahit sa méconnaissance des fort bonnes thèses de F. Vincent sur saint François de Sales.



Le prisonnier lut-il, faute de mieux, la pieuse biographie de René Bazin par Mgr Vincent ? Nous avons envie de le croire. En effet, comme les libérateurs de la France se hâtaient de remplir les prisons, les cellules de Fresnes abritaient en octobre 1944 non pas un seul prévenu par cellule, mais trois. Outre Robert Brasillach, Claude Maubourguet, milicien mais surtout filleul et neveu de Charles Lesca, patron de presse collaborationniste (en fuite, condamné à mort par contumace en 1947, mort en Argentine en 1949) ; Maubourguet, vingt-deux ans, est condamné le 3 novembre aux travaux forcés à perpétuité. Et, autre codétenu, Paul Bazan (1900-1978), jeune écrivain catholique, romancier et poète que publiaient les *Cahiers de la Quinzaine*. Bazan, Bazin, quelle rencontre ! les prisonniers durent s'en amuser. Et peut-être se résoudre à lire l'ouvrage de Mgr Vincent.



⁹ *Journal d'un homme occupé*, Grez-sur-Loing, éd. Pardès, 2019, p.303.

À notre connaissance, Brasillach critique littéraire n'a pas parlé de René Bazin. Ce dernier mourut en 1932, et le premier livre (*Présence de Virgile*) de Brasillach date de 1931. Ils ne pouvaient guère se rencontrer, la curiosité du jeune Brasillach le portant surtout vers les écrivains de son temps, il préféra lire Proust, Colette et Giraudoux plutôt que *Pie X* ou *Magnificat*. Ce dernier roman, admirable, parut en 1931, Brasillach tenait la critique littéraire de *l'Action française* depuis mai 1930, il eût pu en traiter mais il s'en abstint comme de saluer la mort de R. Bazin. Et pourtant il honora Paul Bourget, qui mourut à la fin de l'année 1935, d'un bel article dès janvier 1936 dans *l'Action française*, qu'il reprit dans *Les Quatre Jeudis* (1944). Nous ne nous expliquons pas les raisons de cette indifférence apparente de la part de Brasillach envers René Bazin. Prévention d'un maurrassien envers un écrivain qu'il pouvait s'imaginer être assez proche de la démocratie chrétienne ? Dédain envers un romancier qui ne se soucia pas de révolutionner l'écriture du roman ? Désinvolture juvénile envers les bons auteurs d'hier ou d'avant-hier ?



Admettons (sans preuves) que Brasillach eût lu Mgr Vincent. Ce livre peut-être alors joua-t-il sa partie – une toute petite partie – dans ce que nous révèlent les poèmes de Fresnes et les ultimes lignes écrites par le prisonnier, à savoir qu'il sut faire, lisant les Évangiles et se souvenant de Villon et surtout de Péguy, une fin parfaitement chrétienne. Pour le moins cette biographie de René Bazin ne pouvait que l'encourager sur son chemin de croix.

Alain LANAVERÈ



Citation de René Bazin:

(Extrait de « *Étapes de ma vie* » Paris Calmann Levy, 1936, p. 56)

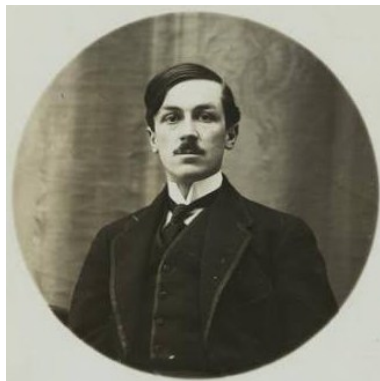
Mai 1898

« Les catholiques auraient tort d'essayer des concessions de doctrine. Ce n'est pas ce qu'on leur demande. On leur reproche d'exister, et de gêner. »

« RENÉ BAZIN CHER À DIEU ET PRÉCIEUX AUX HOMMES »

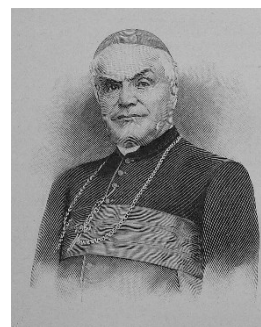
(Suscription d'une lettre de Frédéric Masson à René Bazin – 11 J 36 n°8448)

Tous ceux qui ont connu René Bazin ont noté l'accord remarquable entre sa vie et son œuvre. Par exemple, le cardinal Mathieu qu'il a connu lorsque celui-ci était évêque d'Angers : « *Vos livres sont des actes comme votre vie est un exemple* » (Rome 14 07 1905 - 11 J 38). Henri Massis : « *Votre œuvre, votre vie sont pour moi de hauts modèles sur quoi*



Henri MASSIS

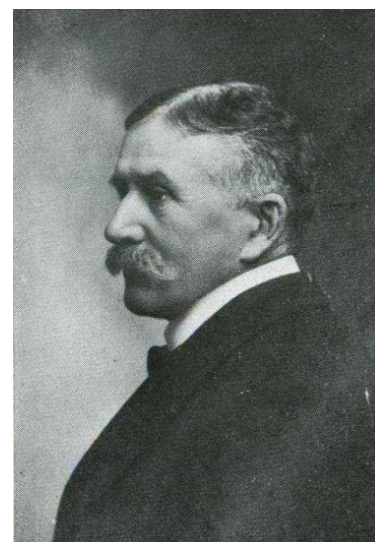
j'essaie de me guider : il n'est pas de plus noble exemple. » (Paris 27 05 1930 - 11 J 41) Cette vie était guidée par une foi ardente : « *J'ai mis la main dans la main sainte et vénérable de mon Seigneur et de mon ami Jésus-Christ. Je suis à son service. C'est dit : à jamais !* » écrit-il dans ses notes intimes (11 J 22). Et Pie XI de s'exclamer peu avant sa mort : « *Quel homme de foi, de foi ancienne.* » (Rome 19 05 1932 - 11 J 37)



Cardinal MATHIEU

Un point souligné par son ami Maurice Souriau, professeur à la Faculté des Lettres de Caen : « *Et puis, vous avez eu ce que les Anciens considéraient comme le plus grand bienfait des dieux (...). Vous êtes toujours resté dans cette vérité que vous aimez à enseigner aux autres, sans avoir jamais connu ces terribles écarts de pensée qui font que, même revenus à la foi, bien de nos contemporains restent des hommes de douleur morale, comme ces blessés qui, même guéris, souffrent toujours de leur ancienne blessure.* » (Caen 18 07 1904 - 11 J 37)

*



Maurice SOURIAU
(Archives dép. Calvados 14 T 23 / 1 2 3
Revue illustrée du Calvados 1912)

Comme beaucoup d'autres, un abbé en charge d'un cercle de jeunes gens souhaite que son exemple et ses œuvres continuent à mener les âmes à Dieu : « *Comme moi vous êtes un missionnaire des petits, des humbles et c'est ceux-là qui aujourd'hui ont besoin de vérité et de charité ! Que Dieu vous fasse la grâce de leur ouvrir de plus en plus ces horizons sublimes.* » (Paris 10 01 1921 - 11 J 40) Car René Bazin avait, comme il le note dans ses carnets, « *mis [sa] foi dans [ses] livres, parce qu'elle est [sa] vérité, [sa] beauté et un remède à tout.* » (11 J 22) Le cardinal Pacelli lui fait part que Pie XI « *apprécie très hautement les exceptionnels services, que votre plume rend à la cause de Dieu et de l'Eglise (...). Quelle somme imposante de bien vos écrits n'ont-ils pas procurés à la société civile et religieuse ! Que de bons mouvements, que de saintes aspirations, que de vocations même n'avez-vous pas inspirés, avec la grâce de Dieu, dont vous fûtes le fidèle instrument dans l'âme de vos lecteurs !* » (Rome 31 05 1932 - 11 J 37)

Un prédicateur de retraites d'hommes lui dit le bien que font ses œuvres aux âmes : « *Dans notre œuvre de retraites fermées, j'ai souvent expérimenté combien suggestives et bienfaisantes sont, pour des hommes du monde ou pour des prêtres, surtout pour une élite de J.C., une lecture publique ou en « méditation » privée des pages choisies de volumes ou de brochures où vous dites avec une si exquise délicatesse des choses si virilement pieuses. C'est une extraordinaire collaboration donnée ainsi par votre œuvre catholique à notre action sacerdotale.* » (Montauban 05 11 1917 - 11 J 39) Ce que résume un ancien retraitant : « *René Bazin brancardier, les prêtres infirmiers de son âme* » (Mours 16 07 1920 - 11 J 41). Un lecteur incroyant reconnaît que « *la lecture de*

quelques-uns de [ses] livres admirables [Il]’a touché et ému par l’affirmation d’une foi robuste, sereine et aimable. (...) [Vous réussissez] à rendre la religion aimable, accueillante et accessible. » (Paris 30 03 1913 - 11 J 40) On a un grand nombre d’exemples de conversions dues à ses écrits : *« Ce sont quelques-uns de vos ouvrages qui m’ont ramené à Dieu* lui écrit un de ses lecteurs ; *et votre exemple aussi, car je sais, j’ai appris, et avec quelle joie, que vous étiez un grand Chevalier du Christ et que vous pratiquiez les sacrements que nous donne la religion catholique au suave joug. »* (Limbrassac, Ariège 25 07 1931 - 11 J 1) Le recteur de Saint-Michel de Brest lui raconte la conversion d’un instituteur par la lecture du roman *La Barrière* quand il le soignait comme infirmier militaire (Brest 12 01 1921 - 11 J 39).

Un père jésuite écrira à son gendre Tony Catta en 1954 pour mettre en parallèle la canonisation de Pie X et le centenaire de son biographe : *« en réalité, la plus belle vie de Pie X – à peine dépassée, sereine, humaine, complète en sa sobriété, et très bien écrite, n’est-elle pas celle de votre beau-père. Son âme était pure et catholique intensément. Quand on a écrit le P. de Foucauld, Pie X et Magnificat dans l’écrin des Paysages et pays d’Anjou comme fond de tableau, assorti des beaux Métiers de France si goûtés enfant, avec la Terre qui meurt (ou plutôt ne meurt pas) - je présume qu’il doit y avoir de beaux colloques au ciel entre le Saint Pape et le chrétien de distinction en tous domaines que fut R. Bazin. »* (Angers 08 04 1954 - 11 J 64)

René Bazin avait noté dans ses carnets une conversation avec son petit-fils Henri Catta, douze ans. *« Dans la voiture, comme il me disait qu’il entrait en 4^e, je lui ai demandé : -Et plus tard, quand tu sortiras de collège, que feras-tu, mon chéri ? Avec ses grands yeux droits, son sérieux immédiat, il m’a semblé une volonté déjà formée, quand il m’a répondu : -Grand-père, je serai prêtre, dans la banlieue de Paris. -Il y a longtemps que tu as cette idée-là ? -Deux ans, depuis le jour de ma 1^e communion solennelle. -Tu as lu des livres sur l’apostolat dans la banlieue parisienne ? -Non, grand père, mais papa m’a promis de me prêter le livre du Père Lhande. [SJ (1877-1957), l’apôtre des banlieues rouges, auteur du Christ dans la banlieue] -Je serai bien fier de voir mon Henri missionnaire des Parisiens. Prie tous les jours pour cela, et acquiers la force par la volonté quotidienne.*

J’étais très touché du calme et de la décision de cet enfant. Que Dieu l’écoute ! Que mon petit-fils remplace le fils que j’aurais voulu donner à Dieu ! (11 J 13)

Toujours dans ses carnets, il note en 1928 une histoire que lui a racontée son ami M. Pineau, directeur au séminaire d’Angers, sur la visite que le nouvel évêque de Troyes a eue d’un jeune homme séparé de sa fiancée : *« Mgr Nous avons rompu de bon gré, d’accord, après votre discours. Vous avez parlé du petit nombre des ouvriers de Dieu, du grand bien qu’ils ont à faire, de la vocation souvent négligée : ma fiancée et moi nous nous consacrerons aux âmes, nous ne nous marierons pas, je serai prêtre. »* Et il envisage d’écrire une nouvelle sur cette décision, *« dialogue des hauteurs, voisinage du monde céleste. »* (11 J 13)

C’est aussi M. Pineau qui lui a raconté l’histoire du roman *Magnificat* à partir de ses souvenirs d’aumônier militaire pendant la guerre de 1914-1918, et, pendant la rédaction, l’écrivain lui a demandé de nombreuses précisions chronologiques et psychologiques, voire canoniques (11 J 59 et 11 J 60).

Beaucoup de lecteurs, connus ou inconnus, l’ont remercié de *Magnificat* ; citons : François Veuillot : *« Vous êtes le fidèle serviteur à qui Dieu a confié dix talents, mais vous lui en rendez plus du double. Heureux êtes-vous, car dans l’éternité des âmes sacerdotales vous remerciez.... »* (Le Val-André 30 03 1931 - 11 J 60)

Une lectrice : *« Au jugement dernier, vous serez riche des semences que vous avez jetées et qui auront fructifié. »* (Saint-Jean-de-Luz 17 04 1931 - 11 J 60)



Tony CATTÀ aux Rangeardières 1953



M. Augustin PINEAU

Mgr Duparc, évêque de Quimper et de Léon : « *Oh ! le beau Magnificat, et combien il sera bienfaisant ! L'auteur continue son ascension. Il entraînera à sa suite des légions d'âmes, plus haut que les étoiles, jusqu'au cœur de N.S.* » (sans date - 11 J 60)
 L'abbé Rivière, curé de Saint-Thomas-d'Aquin : « *Votre récompense (...) sera que ces belles pages trouveront de l'écho dans bien des cœurs de jeunes hommes et les aideront à répondre à l'appel divin, pour la rédemption de notre pauvre France déchristianisée, qui se meurt faute de prêtres. Quant à cette banlieue rouge où va travailler votre jeune apôtre, je suis sûr qu'elle va aussi bénéficier de la charité compatissante éveillée par vous, à l'égard de son affreuse détresse.* » (31 03 1931 - 11 J 60)



Mgr DUPARC

M. Boumier, supérieur de l'Institution libre de Combrée : « *Votre roman pourra, pendant les vacances, servir de lecture spirituelle à nos élèves et ce sera, je pense, la première fois qu'on fera pareil usage d'un roman. Quels beaux caractères et quel noble récit ! Je crois qu'il y aura bien peu de lecteurs à ne pas sentir une émotion féconde leur gagner le cœur en lisant en particulier la magnifique scène de la réconciliation paternelle. Et je veux espérer, pour votre récompense et pour notre satisfaction, que beaucoup de jeunes gens seront séduits par l'idéal que vous leur mettez sous les yeux et qu'ils se sentiront, eux aussi, comme votre héros, une âme de dévouement, une âme de prêtre.* » (28 05 1931 - 11 J 30)

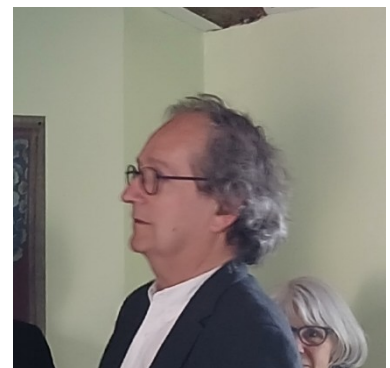


Chanoine Marcel BOUMIER

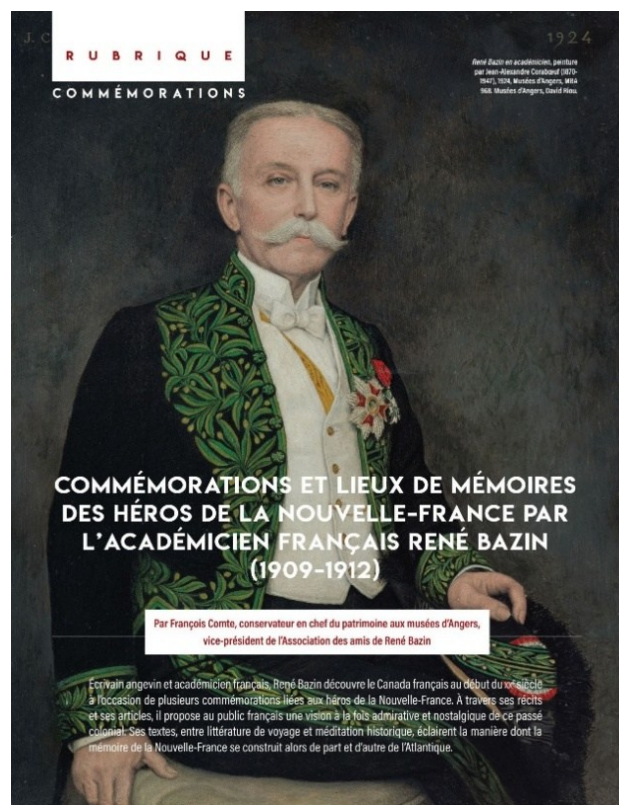
M. Pineau : « *Voici que Magnificat porte l'allégresse lyrique de votre foi, et vous donne dans le Christ une légion d'enfants. Quel prédicateur d'Évangile vous êtes et resterez. (...) Mais il y aura tant de choses qui prieront pour vous pendant des générations de chrétienté : dans les âmes que vous avez éclairées, pacifiées, attendries, gagnées au Christ, tant de choses prieront en effet, tant de sacrifices, tant d'actions de grâces, tant d'amour. Que vous êtes riche !* » (Angers 27 02 1931 - 11 J 30)

Les documents cités proviennent du fonds René Bazin conservé aux Archives départementales de Maine-et-Loire.

Wilfrid Paquet



OU L'ON PARLE DE RENÉ BAZIN



Notre écrivain angevin et académicien français, René Bazin, découvre le Canada français comme membre de la « Mission Champlain » en mai 1912. La publication des discours et récits de ce voyage et quelques textes antérieurs ont permis d'évoquer plusieurs commémorations liées aux héros de la Nouvelle-France : la « noblesse rurale » québécoise en 1908, un bicentenaire oublié ; Dollard des Ormeaux à Montréal en 1910, le 250^e anniversaire de sa mort vu de France ; Champlain à Crown Point en 1912, un 300^e anniversaire décalé ; Montcalm au Fort Carillon et à Québec en 1912, le 150^e anniversaire fêté avec retard. À travers ses récits et articles, il propose au public français une vision à la fois admirative et nostalgique de ce glorieux passé. Ses textes, entre littérature de voyage et méditation historique, éclairent la manière dont la mémoire de la Nouvelle-France se construit alors de part et d'autre de l'Atlantique.

Il est possible de commander le numéro 8 de la *Revue d'histoire de la Nouvelle-France* sortie à la fin du mois de juin 2026) auprès de la Librairie du Québec, 30 rue Gay Lussac, 75005 PARIS (libraires@librairieduquebec.fr). Le prix serait autour de 18 euros.

ÉCRIVAINS DES HAUTS-DE-FRANCE



Belle initiative de François et Brigitte de Baudus.

Nous avons pu organiser une "causerie" sur René Bazin et le Nord" avec quelques écrivains des Hauts-de-France réunis en association par Elisabeth Bourgois

"Grâce à l'Association des Écrivains des Hauts-de-France, nous avons eu le privilège de découvrir le château de Tartigny, niché au cœur de l'Oise. Dès notre arrivée, Brigitte et François nous ont accueillis avec une générosité et une chaleur qui ont immédiatement donné à cette visite un caractère exceptionnel.

Cette demeure familiale, chargée d'histoire et d'âme, s'est révélée être une véritable merveille. Nous avons particulièrement admiré son magnifique jardin circulaire, entretenu avec un soin remarquable. Dans ce décor enchanteur, notre hôtesse, arrière-petite-fille de René Bazin, avait eu la délicate attention de disséminer des extraits de l'œuvre de son aïeul, invitant les visiteurs à une promenade à la fois littéraire et poétique.

Le charme des lieux se prolongeait à travers les impressionnantes voûtes de l'ancienne cuisine, le pigeonnier et les deux élégantes tourelles qui témoignent du riche passé du château.

Pour ma part, je connaissais Hervé Bazin, mais beaucoup moins René. Pourtant, les deux écrivains appartiennent à la même lignée. Hervé était le petit-neveu de René. L'histoire littéraire a cependant davantage retenu l'auteur de *Vipère au poing*, éclipsant quelque peu son illustre parent. C'est regrettable, car René Bazin, élu à l'Académie française en 1903, fut un écrivain de premier plan, auteur notamment de récits de voyage et du célèbre roman *La Terre qui meurt*, une œuvre qui mérite encore aujourd'hui d'être redécouverte.

Cette visite nous a ainsi offert bien plus qu'une découverte patrimoniale. Elle nous a permis de renouer avec la mémoire d'un écrivain dont le talent et l'héritage méritent pleinement de retrouver leur place dans notre paysage littéraire."

Sophie David



Retour sur la journée du 24 mars 2026

Guillaume II à Constantinople en 1898, L'analyse géopolitique implicite de René Bazin.



Monsieur Christophe RÉVEILLARD,
Docteur en Histoire et droit
international public, enseignant
chercheur à la Sorbonne.



Guillaume LE VERN,
Conservateur du
patrimoine à l'UCO





Monsieur Nicolas DUFETEL, Adjoint à la Culture au Patrimoine de la ville d'Angers



Monsieur Laurent PERIDY Recteur de l'UCO

Monsieur Jacques RICHO, Président d'honneur des Amis de René Bazin

Assemblée générale du 30 mai 2026 : À BÉHUARD



François CHAILLOU, Président de l'Association de la Maison du Sanctuaire de Béhuard



Elisabeth MASSON et Gabrielle VIOT





Isabelle de BODINAT



Général François DELOCHRE



Au temps du romantisme...

Souvenirs angevins et parisiens

[Pavie Victor](#) (aut.)

[Trigalot Guy](#) (présentation de l'édition), [Dufetel Nicolas](#) (préface)

Angers au XIXe siècle : la rue Saint-Laud, les bords de Maine, le système scolaire, les divertissements de l'époque. Et Paris : son effervescence artistique, la révolution romantique en marche. Remontez le temps avec Victor Pavie, ami et disciple de Victor Hugo, porte-parole du romantisme en Anjou qui nous livre ici ses souvenirs de jeunesse et ses réflexions. Découvrez ses portraits originaux de David d'Angers, Alexandre Dumas, Lamartine, Ingres, Nodier, Delacroix, artistes et hommes de lettres importants qu'il a côtoyés de près, et ceux d'amis de l'Ouest moins célèbres mais si pittoresques. On a décrit Pavie comme le « plus innocent des caricaturistes », soulignant ses qualités de portraitiste, mais aussi son désir de « transfiguration de l'idéal », volonté toute romantique de traduire les nobles sentiments des modèles, d'imprimer dans la matière la personnalité du sujet, son caractère, et jusqu'à son âme.

Publié avec le soutien de l'université d'Angers



Combrée, deux siècles d'éducation, la saga d'un collège en Anjou 1810-2005

Une saga, entre réalité et fiction : cette bande dessinée originale sur l'ancien Collège de Combrée mêle deux histoires passionnantes :
- L'une, celle des origines, avec la création d'un pensionnat par François Drouet en 1810 sur la paroisse de Combrée, suivie de celle de l'Institution libre qui sera qualifiée de "brillant Palais de l'éducation" par Mgr Dupanloup en 1858, lors de l'inauguration des actuels bâtiments.
- L'autre, celle autour du carnet de Borromé et d'une enquête sur un mystérieux manuscrit de Joachim du Bellay, le célèbre poète liréen, chantre de la douceur angevine.

La première repose sur des sources avérées, la seconde, fictive, agrmente avec suspense la découverte de la première. La partie documentaire, tirée de documents d'archives, illustre, développe ou précise quelques événements marquants de cette saga d'un collège en Anjou.



LES DERNIÈRES RÉÉDITIONS

